

remettant à leur conscience, au lieu de les tenir par force ; on put leur donner, avec la liberté, le salaire qui représentait leur nourriture d'autrefois et encore un surplus d'argent, tout en y retrouvant son compte.

Du coup, il y eut des hommes « libres », comme ils s'intitulaient jadis, et que leur liberté faisait mourir de faim ou de vice, qui consentirent à se mettre eux-mêmes à travailler, dans ces conditions nouvelles. L'exemple leur venait du reste de haut : les monastères étaient de grandes écoles de travail, où les personnalités les plus nobles venaient se confondre avec les plus humbles pour se vouer librement au « saint travail des mains ». Rien ne contribua plus à faire honorer les professions laborieuses, à relever la dignité des ouvriers, à inspirer même la fierté du travail.

C'est ce sentiment de fierté qui est à la base de ces associations professionnelles créées par l'Eglise, et qui s'appelaient « corporations ». Glorieusement, elles célébraient leurs fêtes patronales, sous l'invocation d'un saint qui rehaussait le prestige de leur état. Ces fêtes corporatives, célébrées annuellement à l'Eglise, étaient les premières fêtes du travail chrétien, les plus complètes et les plus belles.

Vous renouez aujourd'hui la tradition dans cette solennité inoubliable. Vous venez ici relever vos âmes de travailleurs au niveau des plus hautes réalités surnaturelles : la conscience du devoir accompli pour Dieu, la soumission à sa sainte volonté, l'offrande de votre travail à ce « Maître » le seul vrai, le Maître au-dessus de tous les autres, au service duquel il est glorieux de se dépenser. Et ce Maître allège votre fardeau en vous élevant vers lui ; il guérit vos âmes de plaies qui vous faisaient souffrir, bien plus qu'une plaie à la main ne fait souffrir quand on travaille : plaies du péché, ulcères de l'envie, blessures empoisonnées de toutes les passions. Vous reprenez la joie saine du bon travail bien fait sous l'œil de Dieu, pour la famille qu'il vous a confiée, pour l'avenir qu'il se réserve, mais qu'il fera beau et supérieur à tous les « salaires » d'ici-bas.

Voyez aussi comment, dans cette atmosphère religieuse, vos âmes deviennent plus fraternelles tout en s'élevant, en se purifiant. Ici seulement, devant les autels, l'air est assez limpide pour que tous les préjugés qui divisent se dissipent, pour que les malentendus s'évanouissent. Le patron voit bien, devant Dieu, que ses ouvriers ne sont pas de pures machines dont il n'a qu'à tirer le « maximum », des outils qu'on achète et qu'on remplace une fois usés. Il voit clairement que ces hommes, unis à lui dans l'égalité d'une même foi et d'un même culte, sont des frères dignes de tendresse et de respect, des enfants de Dieu aussi aimés que lui-même par le Père commun ; des auxiliaires avec qui il